

Gallois ou argentins ? Le chiffre difficile des colons gallois dans la vallée du Chubut.

Françoise Maurel

► **To cite this version:**

| Françoise Maurel. Gallois ou argentins ? Le chiffre difficile des colons gallois dans la vallée du Chubut..
| Amadis, Brest : Faculté des lettres Victor Segalen, 2006, pp.144-147. <hal-00493820>

HAL Id: hal-00493820

<http://hal.univ-brest.fr/hal-00493820>

Submitted on 28 Jun 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**GALLOIS OU ARGENTINS?
LE CHOIX DIFFICILE DES COLONS GALLOIS
DANS LA BASSE VALLÉE DU CHUBUT**

Françoise MAUREL



leur arrivée en Patagonie, le 28 juillet 1865, les émigrants du *Mimosa* scrutent cette terre désolée qui s'offre à leurs regards: une sorte de steppe aride que le vent balaie, peuplée des seuls Indiens que l'imagination populaire a vite transformés en démons. Avant leur départ du Pays de Galles, ils rêvaient d'une vie douce et paisible dans un nouveau pays semblable au leur, où ils pourraient parler leur langue et pratiquer leur religion en toute liberté.

Les différents écrits publiés sur la Patagonie, dont les candidats à l'émigration avaient pu avoir connaissance, décrivaient tous la région d'une manière idyllique. En 1837, Antonio de Viedma parle du «climat sévère mais pas insalubre; du sol improductif mais non stérile; des ports solitaires mais pas inaccessibles.¹» Thomas Falkner, dont l'ouvrage *A Description of Patagonia and the Adjacent Parts of Southern America*, publié en 1774, suscite un vif intérêt en Grande-Bretagne, influence les candidats au départ. La Patagonie y est présentée comme une région où il ferait bon vivre, propice à la colonisation, où l'eau, le gibier et le bois de chauffage abondent et où les colons pourraient faire du commerce avec les Indiens.²

¹ Antonio de Viedma, *Diario de un viaje a la Costa de Patagonia, para reconocer los puntos en donde establecer poblaciones, con una descripción de la naturaleza de los terrenos, de sus producciones y habitantes; desde el puerto de Santa Elena hasta la boca del estrecho de Magallanes*, Primera edición, Buenos Aires, 1837.

² Nous avons utilisé ici la version espagnole publiée en 1835: *Descripción de Patagonia y de las partes adyacentes de la América meridional ; que contiene una razón del suelo, producciones, animales, valles, montañas, ríos, lagunas & de aquellos países. La religión, gobierno, política, costumbres y lengua de sus moradores, con algunas particularidades relativas a las islas de Malvinas*. Primera edición castellana, Buenos Aires, 1835.

Auguste Brougues plaidant en faveur de la colonisation en Argentine, dans les années 1850, écrit: «Une des premières conditions de toute colonisation, c'est que le pays que l'on veut coloniser offre des garanties d'ordre et de paix, une situation hygiénique et climatérique, sans danger pour la vie des colons, où enfin règnent et se développent à l'aise le progrès et la prospérité. Or, toutes ces conditions se trouvent aujourd'hui réunies dans la République Argentine.

Située entre les 22^e et 53^e degrés de latitude de l'hémisphère sud, limitée à l'ouest par la chaîne des cordillères sur une longueur de six cents lieues et arrosée au sud-est et à l'est par les eaux de l'Océan Atlantique, sur une étendue de près de quatre cents lieues, jouissant du bénéfice de tous les climats, la République Argentine offre au travail du cultivateur européen le plus vaste, le plus fructueux champ d'exploitation qui existe sur le globe».³

Puis, un peu plus loin: «Quand un pays offre une pareille situation, les cultivateurs européens et les entrepreneurs de colonisation peuvent hardiment répondre à son appel et avoir confiance dans son avenir».⁴

De tels écrits étaient encourageants; l'Argentine avait, en effet, prévu et organisé l'émigration des européens par la loi de 1862. Celle-ci accordait cinquante hectares de terre à chaque famille de trois personnes et le paiement des frais du voyage. Les femmes étaient souvent les plus enthousiastes et essayaient de convaincre leur mari de partir. Les tractations avec le gouvernement argentin avaient permis d'obtenir, en plus des terres, sur place, des outils, des chevaux, des vaches, des moutons et des semences pour préparer la saison suivante. Mais, désireux de créer un nouveau Pays de Galles avec une culture galloise, où la langue galloise serait parlée et où les gens pourraient pratiquer leur religion, les fondateurs du mouvement d'émigration avaient préparé l'exode dans la hâte. Cependant, afin que l'ordre règne dès leur arrivée, les colons avaient prévu de constituer une véritable société galloise, élaborant une réelle constitution, modèle de démocratie, où tous auraient le droit de vote, y compris les femmes, à partir de l'âge de dix-huit ans. Les Gallois voyaient dans ce projet d'émigration le moyen d'établir un Pays de Galles indépendant qu'ils administreraient eux-mêmes, tandis que le gouvernement argentin considérait que c'était le moyen de s'appropriier les terres de Patagonie, d'autant plus que, peu avant l'arrivée des colons, une loi avait été votée spécifiant que

³ Auguste Brougues (Docteur), *Bases pour servir aux Entreprises de Colonisation dans les Territoires Nationaux de la République Argentine*, Tarbes, 1882, p. 9.

⁴ Idem, p. 12.

toute personne née sur le sol argentin était de nationalité argentine. L'ignorance de cette loi du sol va entraîner de nombreux problèmes au sein de la colonie, les Gallois ne considérant pas leurs enfants comme des «citoyens argentins».

Dès leur arrivée en 1865 et jusqu'en 1875 environ, le calme a régné dans la colonie. Préoccupés par leur survie, les Gallois dépendaient de l'aide apportée par le gouvernement argentin et par la marine britannique. En effet, l'acclimatation fut difficile, l'adaptation à l'environnement se révélant plus compliquée qu'ils n'avaient pensé a priori. Les différentes tentatives effectuées pour cultiver la terre n'aboutirent qu'à des échecs. Ignorant la différence de climat par rapport au Pays de Galles, les Gallois essayèrent de travailler la terre de la même façon. Cela était d'autant plus difficile que peu d'entre eux étaient des paysans, contrairement à ce qui avait été demandé par le gouvernement argentin. Les vivres et les semences apportés à bord du *Mimosa* furent vite épuisés; il fallut alors faire appel à l'aide extérieure. Les vaisseaux de la marine britannique vinrent régulièrement apporter des vivres et prendre des nouvelles de la colonie. Pendant environ une décennie, le contact avec les autorités argentines fut limité à une aide alimentaire de la part du gouvernement. Aucune relation ni économique ni diplomatique ne fut nouée, le gouvernement argentin ne voulant pas intervenir dans les affaires intérieures galloises car il craignait que ces colons ne partent s'installer ailleurs.

La colonie galloise vécut ainsi quasiment sans lien avec le monde extérieur. C'était une communauté très fermée, avec des institutions propres et les mêmes règles de vie qu'au Pays de Galles, c'est-à-dire avec un système socio-religieux très fort. En effet, les émigrants avaient été principalement recrutés dans les milieux non conformistes et beaucoup de leurs chefs étaient des pasteurs, principalement le promoteur du mouvement d'émigration, Michael D. Jones. Tous ceux qui partirent ainsi étaient des adeptes ou tout au moins des sympathisants. Les chefs religieux étaient aussi de brillants orateurs qui savaient gagner les foules à leur cause. Les gens du peuple apprenaient à lire et à écrire en gallois dans les «Écoles du Dimanche» et il était facile de leur inculquer des idées politiques et religieuses par ce système. Aussi les émigrants qui partirent à bord du *Mimosa* ne cherchèrent pas, pour la plupart, à contester l'ordre établi dans la colonie. Ceux qui le firent la quittèrent très vite. La religion était la base de leur société, le temple étant toujours situé non loin des habitations. Lorsque le nombre d'habitants augmenta, de nouveaux temples furent édifiés, de manière à ce que chaque foyer ne s'en trouve pas éloigné de plus de deux ou trois miles. Les temples

étaient non seulement des lieux de prières mais aussi des lieux de vie sociale: les habitants s'y retrouvaient pour discuter, parler, chanter, lire en commun, etc... Les valeurs religieuses impliquaient aussi un mode de vie strict qu'ils essayèrent de préserver le plus longtemps possible. Malgré le manque de contact avec l'extérieur, ils étaient soucieux de leur apparence physique: leurs vêtements devaient rester propres et lorsqu'ils furent usés, ils n'osaient plus aller au temple car ils se sentaient indignes de s'y présenter ainsi. Quelle que fût la situation, il leur fallait se conformer à leurs normes socio-religieuses. Cette rigueur leur a permis de rester soudés pour garder leurs traditions et préserver leur société.

Ce trait de caractère se retrouve aussi dans leur comportement vis-à-vis des Indiens qui les ont beaucoup aidés dans leur lutte pour la survie. Étonnés de trouver une population encore plus pauvre qu'eux-mêmes, les Indiens acceptèrent les Gallois qui n'étaient d'ailleurs pas belliqueux. Ils partagèrent leurs terres, leur apprirent à chasser, à monter à cheval tandis que les Gallois leur enseignèrent comment fabriquer du pain, du beurre et du fromage. Sans leur aide, les Gallois n'auraient sans doute pas survécu.

Mais, à partir de 1875, leur situation économique s'étant améliorée, les autorités argentines commencèrent à regarder de plus près ce qui se passait au sein de la colonie. Dès 1872, du beurre et du fromage provenant du Chubut parvinrent sur le marché de Buenos Aires; la découverte du procédé de l'irrigation en 1873 améliora considérablement les récoltes et du blé fut exporté vers la capitale. Attiré par ces progrès économiques et soucieux d'intégrer les territoires de Patagonie au sein de la République d'Argentine, le gouvernement instaura peu à peu un contrôle administratif sur cette région. Les idéaux des deux protagonistes étant diamétralement opposés, un compromis était difficile à trouver et le conflit éclata. En effet, les Gallois revendiquaient une certaine autonomie (qu'ils avaient en fait), mais n'admettaient pas de ne pas avoir le droit de mettre en place un gouvernement local. Or, le 20 janvier 1876, un commissaire national fut nommé en Patagonie, Antonio Oneto, d'origine italienne: à partir de ce moment là, l'Argentine imposa aux Gallois une autorité civile dans la colonie. Le 9 octobre 1878, le gouvernement argentin vota la Loi sur les Territoires, créant ainsi le Territoire de Patagonie qui comprenait la partie sud du pays, du Rio Negro au Cap Horn. Cette loi accordait un gouvernement autonome aux localités dont la population était supérieure à mille habitants. Celles-ci avaient le droit de promulguer des lois localement, de prélever des impôts, de surveiller les chantiers publics et l'éducation locale. La loi

avait été appliquée aux autres populations émigrées, Italiens, Basques et Français, mais aucun de ces groupes n'en avaient tiré profit. En revanche, ce droit fut refusé aux Gallois, sous le prétexte que les colons ne parlaient pas espagnol et que la colonie possédait plus d'écoles et de temples que n'importe quelle autre population étrangère dans la République. Il y avait en fait un gouffre entre les aspirations des Gallois et la politique officielle. Cette incompréhension entraîna un conflit car le rôle des colons gallois et celui des autorités de l'état dans la Basse Vallée du Chubut n'était pas défini. Les Gallois luttèrent pour conserver un contrôle législatif et administratif; face à eux, le gouvernement voulait imposer ses normes étatiques et c'est pourquoi des autorités civiles et militaires s'installèrent dans la colonie. Pendant ces années, l'éducation resta au cœur du conflit, les Gallois méprisant le système d'éducation argentin et disant que les enfants apprenaient par cœur, tandis que les Argentins objectaient qu'il y avait au moins deux cents Gallois illettrés et que leurs manuels proclamaient que les Gallois étaient venus pour conserver leur langue et leurs coutumes. Jusque là l'enseignement élémentaire était donné en gallois. Celui de l'anglais et de l'espagnol était découragé. Les autorités argentines, souhaitant mettre fin à cette situation promulguèrent, en 1878, une loi sur l'éducation obligeant tout enfant à être scolarisé dans une école où l'enseignement était dispensé en *castellano*.

En 1882, les Gallois demandèrent de nouveau à bénéficier de la Loi sur les Territoires; cela leur fut refusé et ils furent même accusés de trahison et d'avoir fomenté un complot. Selon les autorités, ils auraient vendu des armes aux Indiens alors que ces derniers avaient seulement demandé aux colons d'intervenir en leur faveur dans le conflit qui les opposait aux autorités argentines. C'était là un prétexte pour envoyer l'armée dans la région. Le conflit atteignit son paroxysme lorsque les deux leaders gallois furent emprisonnés à Buenos Aires.

En 1884, des parlementaires gallois s'inquiétant de la situation dans la colonie, le Congrès argentin vota la Loi sur les Territoires nationaux, divisant la Patagonie en neuf provinces, la colonie galloise étant incluse dans le Territoire du Chubut administré par un gouverneur. L'année suivante, un conseil local, entièrement gallois, fut élu; ils eurent dès lors le contrôle des impôts, de l'état-civil, de l'éducation et des travaux publics et le droit de voter les lois locales. Les aspirations galloises et les intérêts de l'état semblèrent alors en harmonie, mais le conflit restait latent... Il éclata de nouveau à la suite de la nomination d'un nouveau Gouverneur, le Colonel O'Donnell, en 1898. Catholique

fervent, il détestait les Gallois et n'admettait pas leur supériorité numérique et économique dans la Basse Vallée du Chubut. Lorsque celui-ci promulgua des lois contraires aux intérêts des Gallois, et notamment celle concernant le service national, il déclencha leur colère, ordonnant l'enrôlement des jeunes gens de plus de dix-huit ans dans la Garde Nationale et déclarant le dimanche jour d'entraînement pour les exercices militaires. Cette décision heurta profondément les Gallois qui considéraient ces séances d'entraînement militaire comme une insulte à leur sentiment religieux, le dimanche étant consacré à cette pratique. Le ressentiment contre ce «service militaire» dominical était si fort que beaucoup de jeunes gens préférèrent aller en prison ou partir au Pays de Galles afin d'éviter d'être enrôlés. Des pétitions furent adressées au gouvernement national mais l'administration locale persévéra. Le gouverneur envisagea même d'envoyer les jeunes colons effectuer leur service national en d'autres endroits de la République. Il pensait que ce serait un excellent moyen pour leur faire apprendre l'espagnol. Les Gallois s'insurgèrent car leurs fils seraient alors perdus pour leur famille et surtout pour la communauté.

Les Gallois envoyèrent deux délégués en Grande-Bretagne afin de demander l'aide du gouvernement britannique. Le débat au parlement et les correspondances échangées traduisent le malaise des autorités qui finalement ne tranchèrent pas, offrant seulement leur aide soit pour accueillir des colons gallois dans une colonie britannique, soit pour faire partir la colonie entière en Afrique du Sud. Malgré l'intervention du Président Roca en faveur des Gallois, la répression continua dans la colonie où plusieurs d'entre eux furent emprisonnés. En 1901, la loi n°4031 établissant le service militaire obligatoire pour tous les citoyens argentins sans aucune distinction fut votée, et par conséquent appliquée aux Gallois. Pour l'Argentine, c'était le meilleur moyen de faire des fils d'immigrants des citoyens argentins, les jeunes recrues recevant dans les casernes non seulement une instruction militaire, mais aussi un enseignement élémentaire et des notions d'instruction civique pour leur faire connaître leurs droits et leurs devoirs en tant que citoyens argentins.

Pendant cette période, les Gallois étaient majoritaires au niveau municipal et avait le monopole du secteur privé de l'économie locale. Cela ne plaisait pas aux administrateurs locaux et régionaux; en effet, le gouverneur territorial pouvait intervenir dans la politique locale et superviser les autorités. Il va de soi que cela n'était pas possible avec des élus gallois et un gouverneur argentin. L'économie de la colonie était prospère et contrôlée, elle aussi, par les Gallois. Or, à la fin du XIX^e siècle,

l'émigration en provenance d'Europe devint plus importante et cela posait des problèmes d'assimilation notamment pour les Italiens. Les autorités argentines imposèrent aux émigrants de déclarer être «de loyaux citoyens argentins». L'éducation étant le meilleur moyen d'assimiler les enfants d'émigrés, la langue espagnole fut imposée dans toutes les écoles, y compris dans la colonie galloise où les enfants étaient punis s'ils étaient surpris à parler gallois. Pour le gouvernement, les différents conflits qui éclatèrent dans la Basse Vallée du Chubut traduisaient la volonté des Gallois de ne pas s'intégrer.

Pendant de nombreuses années, les temples étaient au centre de la vie communautaire. Les activités sociales, culturelles et religieuses étaient préservées. L'assurance maladie était aussi organisée par leur intermédiaire grâce à un système d'entraide et d'assurance, les malades étant soignés gratuitement à l'hôpital anglais de Buenos Aires. Toutes ces activités permettaient de perpétuer la langue galloise alors que celle-ci était interdite dans les écoles d'état. Perón ayant rendu obligatoire un système d'assurance médicale, les activités de bienfaisance des temples disparurent et leur fréquentation chuta brutalement. N'étant plus enseignée à l'école, plus pratiquée au temple, plus utilisée dans la vie économique, la langue galloise déclina rapidement. Les premiers émigrants étaient partis avec une conception nationaliste. Mais, au cours du XX^e siècle, cette communauté a dû s'ouvrir vers l'extérieur et accepter de se fondre dans la nation argentine, tout en préservant ses racines. Aujourd'hui, les liens sont renoués entre l'ancienne et la nouvelle patrie, la langue galloise est à nouveau enseignée. Mais ce réveil identitaire n'est-il qu'un simple sursaut ou est-ce l'apparition d'une nouvelle forme d'argentinité? Les argentino-gallois de demain vont-ils réussir et réaliser le rêve de leurs ancêtres dans la Basse Vallée du Chubut en préservant cette nouvelle identité? l'avenir le dira...

Université de Bretagne Occidentale, Brest

